

Bruno DE NICOLA  
*The Chobanids of Kastamonu. Politics,  
 Patronage and Religion in Thirteenth-Century  
 Anatolia*

Londres-New York, Taylor & Francis Group  
 (Routledge Studies in the History of Iran  
 and Turkey)  
 2024, 253 p.  
 ISBN : 9781138494763

**Mots-clés :** Anatolie médiévale, Chobanides, histoire culturelle, Kastamonu.

**Keywords:** Medieval Anatolia, Chobanids, Cultural history, Kastamonu

الكلمات المفتاحية: الأناضول في العصور الوسطى، الدولة الجوبانية، التاريخ الثقافي، قسطنطينة

Le mouvement historiographique actuel qui s'intéresse aux interstices politiques des grands pouvoirs musulmans orientaux (Ottomans, Mamluks et pouvoirs mongols) trouve, ici, une nouvelle monographie qui alimentera avec profit la connaissance des petits émirats, si mal connus, intercalés entre les Seljuqides de Rüm et les Ilkhanides au XIII<sup>e</sup> siècle. Car c'est bien le résultat de recherches sur une de ces marges politiques que dévoile Bruno De Nicola, actuellement chercheur à l'Institut for Iranian Studies de l'Académie des sciences de Vienne. Spécialiste en particulier de l'histoire culturelle et des manuscrits de l'époque mongole, il s'intéresse dans cet ouvrage à l'histoire du petit émirat Chobanide de Kastamonu<sup>(1)</sup>, au nord-ouest de l'Anatolie, par l'intermédiaire des quelques manuscrits qui furent produits sous son patronage.

On trouvera là une étude de cas qui pourra être mise à profit pour tous travaux qui toucheraient plus largement à des questionnements politiques sur les mécanismes de formation de l'État, les dynamiques de centralisation et de décentralisation, d'islamisation des espaces-frontières et de production du savoir. Il s'agit, en étudiant l'émirat Chobanide pour lui-même et non comme une marge de ses prestigieux voisins, d'éviter d'étudier l'Anatolie médiévale comme l'inévitable prélude à l'histoire ottomane, selon le titre d'un ouvrage fameux de C. Cahen<sup>(2)</sup>.

1) À ne pas confondre avec les émirs Chobanides mongols, descendants d'Amir Chobān, qui se taillèrent un royaume éphémère en Azerbaïdjan après la chute des Ilkhanides en 1335.

2) Claude Cahen, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul, 1988.

L'introduction (p. 1-11) expose les ambitions de l'auteur dont on comprend qu'il s'agit d'explorer ces entités politiques anatoliennes périphériques des grands empires qui oscillaient entre soumission à leurs puissants voisins et autonomie, voire franche indépendance *de facto*, dans les moments d'affaiblissement. Pour ce faire, l'auteur se donne deux objectifs.

Le premier vise à explorer les relations entre cette petite dynastie et les autres grands pouvoirs de l'époque (Byzantins, néanmoins plutôt en retrait, Seljuqides de Rüm et Mongols) et la manière dont elle est intégrée aux transformations culturelles et religieuses qui affectent plus globalement l'Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le deuxième est davantage méthodologique. Plutôt qu'une histoire politique classique qui retracerait le destin d'une principauté de ses débuts à sa chute, B. De Nicolas fait le choix de restituer cette histoire politique en donnant une place centrale à l'histoire culturelle. La démarche est d'autant plus pertinente que les chroniques qui évoquent les Chobanides le font à partir d'un regard extérieur et restent, donc, globalement peu disertes à leur sujet. L'apport de l'histoire culturelle vient ainsi pallier des lacunes, en particulier en termes de représentation et de conception du pouvoir. Cette approche est notamment permise du fait qu'un certain nombre de travaux littéraires patronnés par les Chobanides nous sont parvenus.

La mention des sources utilisées (p. 4-6) permet d'en faire le constat : la récolte paraît globalement assez maigre en comparaison de leurs puissants voisins. Au-delà d'un groupe de sources locales composées en persan (Ibn Bibī, Aqsarā'ī et un anonyme de Konya), des sources byzantines (Georges Akropolites, Georges Pachymère et Nicéphore Grégoras) viennent compléter le tableau aux côtés des récits de quelques voyageurs (Ibn Sā'īd et Ibn Baṭṭūṭa) qui donnent des informations sur la ville de Kastamonu. Il faut y ajouter quelques monuments. Aucune pièce chobanide n'est connue.

Dans cette situation, la place des Chobanides dans l'historiographie est demeurée marginale au bénéfice de leur successeur, le beylik de Jāndār (1308-1461), qui avait, outre l'avantage de la longévité, celui d'être en contact avec les Ottomans. Après un timide intérêt à partir des années 1950 en Turquie puis en France qui ne remarqua pas l'importance du patronage littéraire de cette dynastie, Dimitri Korobeinikov suggéra dans un article paru en 2004 la particularité des Chobanides dans le paysage des

beyliks anatoliens<sup>(3)</sup>. L'auteur revendique de développer cette piste en remarquant notamment que les Chobanides avaient une conception de l'État plus élaborée que l'on avait pu le suggérer auparavant (p. 10).

C'est donc aux six chapitres qui composent l'ouvrage qu'il revient de démontrer ce fait. Si l'approche est classique dans sa forme (un premier chapitre sur le contexte politique et intellectuel de l'Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle, le deuxième sur l'histoire politique des Chobanides, trois autres sur les aspects proprement culturels et un dernier sur les aspects sociaux), il n'en demeure pas moins qu'elle a le mérite de la clarté.

Le premier chapitre (p. 14-39) constitue une synthèse des travaux récents afin de dresser le tableau culturel et politique de l'Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit principalement d'introduire les différents protagonistes de cette histoire, petits et grands, dans une Anatolie fragmentée politiquement. On y trouve des Seljuqides de Rûm affaiblis dont l'autorité ne s'étend plus au-delà de leur capitale Konya et des centres urbains, facilitant ainsi l'implantation de chefs turkmènes un peu partout en Anatolie. Leur défaite à Köse Dağ en 1243 contre les Mongols ouvre à ces derniers les portes de l'Anatolie. Leur arrivée engendre des changements politiques et culturels dans la région tout en contribuant au processus de turquisation de l'Anatolie.

Les Seljuqides, désormais vassalisés par les Mongols, tentent, tant bien que mal, de se maintenir face aux révoltes de différents groupes turkmènes, dont les Chobanides, qui renforcent leur pouvoir au détriment du centre. Dans le même temps, ils sont intégrés aux réseaux de l'empire mongol ce qui facilite les déplacements des individus, en particulier des savants et des religieux (pensons à Rûmî, parti de Balkh) qui participent du renforcement de la production littéraire locale, épaulée par un patronage intense. L'Anatolie devient alors « a land of opportunity » (p. 28).

Le deuxième chapitre (p. 40-72) rétrécit la focale pour évoquer l'histoire politique des Chobanides dans ce contexte de fortes circulations. Les Chobanides sont des Turkmènes qui se sédentarisent peu à peu, à l'instar de nombre de beyliks<sup>(4)</sup>, sans que l'on puisse précisément tracer leur origine. Husam al-Dîn Choban (m. c. 1240) est le premier d'entre eux à apparaître dans les conflits de succession du sultanat seljuqide au début du XIII<sup>e</sup> siècle en tant que *malik*

*al-umarā'* (roi des émirs) seljuqide. Profitant de cet affaiblissement, il renforce son emprise sur la région de Kastamonu dont il finit par être officiellement en charge grâce à son soutien au prétendant seljuqide, le futur Kayqubād I<sup>er</sup> (r. 1220-1237). Enfin, une campagne réussie contre les Mongols de Crimée lui vaut la réputation de héros de l'islam.

L'auteur montre comment l'émirat chobanide se trouve à l'intersection des intrigues politiques mongoles et seljuquides. Les émirs chobanides s'impliquent dans les affaires de succession seljuquides après la mort de Kaykâ'ūs II (r. 1246-1260) mais l'exécution du *parvāna* Mu'īn al-Dīn Sulaymān en 1277 leur fait rechercher le soutien de l'ilkhān Abāqā à Tabriz. Muẓaffar al-dīn Choban (r. 1280-1291), le souverain le mieux connu, voit ainsi ses possessions à Kastamonu confirmées par l'ilkhān lors d'un long séjour à Tabriz. Pourtant, il est lui-même rattrapé par ces intrigues de succession qui sous-tendent les affrontements politiques de la région. Geykhatu, après la mort soudaine de son frère l'ilkhān Arghūn en 1291, réunit les troupes mongoles d'Anatolie et ses alliés, dont Muẓaffar al-Dīn, pour prendre le trône. Mais son départ de Kastamonu y provoque une révolte mal élucidée entre 1291 et 1293, peut-être à l'instigation d'un prétendant seljuqide malheureux qui n'avait pas bénéficié du soutien du puissant émir.

L'épisode marque le début du déclin : Muẓaffar al-Dīn meurt lors de la révolte en 1291, la succession échoit, non sans mal, à son fils Amīr Maḥmūd (m. c. 1309) et la fin de l'émirat est marquée par quelques raids et confrontations avec les Byzantins. Mais c'est d'un émir turkmène à leur service, Sulaymān Pāshā Jāndār, qu'advient leur chute. Il leur enlève Kastamonu et reconnaît la suzeraineté mongole pour confirmer son succès.

L'apogée de l'émirat chobanide est atteint sous le règne de Muẓaffar al-Dīn, qui se révèle être un grand adepte du patronage littéraire pour lequel il prend modèle sur les deux pôles politiques que sont Konya et Tabriz. Par conséquent, l'essentiel des sources utilisées par l'auteur pour les chapitres suivants sont issues de son règne.

Le chapitre 3 (p. 73-114) cherche donc à montrer la particularité du patronage littéraire et architectural des Chobanides. Il s'agit principalement d'un inventaire commenté des œuvres littéraires et architecturales patronnées par les Chobanides. L'auteur remarque que, malgré leur empreinte politique limitée, les Chobanides ont laissé un riche héritage culturel. Il y voit « a process of acculturation and social approximation between rulers and subjects of different cultural backgrounds » (p. 73).

(3) Dimitri Korobeinikov, "The Revolt of Kastamonu, c. 1291-1293", *Byzantinische Forschungen* 28, p. 87-118.

(4) Voir pour une synthèse sur ces beyliks l'étude de Jürgen Paul, "Mongol Aristocrats and Beyliks in Anatolia. A Study of Astarābādī Bāzm va Razm", *Eurasian Studies*, IX/1-2, p. 105-158.

Quatre œuvres littéraires en persan (l'auteur en annonce cinq p. 74, mais seules quatre sont mentionnées ensuite), issues de trois auteurs iraniens différents, sont dédiées à des émirs Chobanides : trois à Muẓaffar al-Dīn (le *Fuṣṭāṭ al-'adāla fī qawā'id al-sultāna* attribué à un mystérieux Muḥammad al-Khaṭīb, le *Nuzhat al-kuttāb wa tuḥfat al-aḥbāb* de Ḥusam al-Dīn Khū'ī et l'*Ikhtiyārāt-i Muẓaffarī* de Quṭb al-Dīn Shīrāzī) et une à son fils, Amīr Maḥmūd (r. 1291-1308), mais rédigée sous son père (le *Qawā'id al-rasā'il wa farā'id al-fazā'il* de Ḥusam al-Dīn Khū'ī). L'auteur voit dans le patronage de ce corpus la construction d'une image du pouvoir adossée à un chef turkmène capable en matière militaire (bien qu'on ne voit pas beaucoup apparaître cet aspect), mais également intéressé par les sciences et la religion. Il remarque également le caractère didactique de certains de ces ouvrages, notamment en matière de diplomatie, ce que l'on ne peut s'empêcher de relier aux stratégies de ces émirs pour naviguer entre leurs puissants voisins. Enfin, il distingue l'importance d'un discours valorisant l'orthodoxie religieuse dans un environnement frontière avec l'empire byzantin où les pratiques et croyances des Turkmènes eux-mêmes sont questionnées par les autorités religieuses officielles.

La présentation successive et détaillée des quatre œuvres (avec des illustrations de pages de manuscrits), permet de mesurer les différents héritages littéraires qui continuent de circuler en Anatolie et, surtout, la permanence d'une très forte influence de la pensée politique élaborée sous les Seljuqides. Il apparaît que le *Fuṣṭāṭ al-'adāla* constitue la source majeure de l'auteur que l'on retrouve dans les chapitres 4 et 5 et dont la présentation et l'exploitation du point de vue religieux sont en partie reprises et développées d'une étude antérieure qu'il a menée sur le même manuscrit<sup>(5)</sup>. Il s'agit d'une œuvre hybride qui, d'un côté, livre une description des hérésies en Islam et leur histoire et, de l'autre, retranscrit partiellement le célèbre *Siyāsat-nāma* du vizir seljuqide Nizām al-Mulk (m. 1092).

Les deux œuvres dédiées de Ḥusām al-Dīn Khū'ī, proluxe secrétaire persan de l'administration chobanide, visent à donner les outils diplomatiques aux émirs pour mener leur politique dans la région. Il faut encore y ajouter d'autres œuvres non-dédiées, mais rédigées dans le même contexte, comme un

dictionnaire arabe-persan. Enfin, Quṭb al-Dīn Shīrāzī, célèbre astronome iranien qui navigua entre plusieurs cours locales anatoliennes mais ne mit probablement jamais les pieds à Kastamonu, dédicaça néanmoins à Muẓaffar al-Dīn un de ses ouvrages d'astronomie en persan au titre évocateur, les *Ikhtiyārāt-i Muẓaffarī*.

B. De Nicola conclut ce tour d'horizon par les autres œuvres littéraires qui peuvent être reliées aux Chobanides. On y trouve le même type d'ouvrage (théorie politique et traités sur les pratiques de chancellerie), ce qui ne manque pas de donner une certaine cohérence à ces travaux dont on comprend qu'ils servent à construire et à mettre en conformité la petite administration chobanide avec les canons seljuqides. L'auteur en conclut que ce patronage littéraire n'était pas « a simple act of 'buying prestige', but was rather a coherent policy of literary production » (p. 92)

Le patronage architectural chobanides fut essentiellement religieux et dirigé vers leur capitale de Kastamonu et ses environs proches. Il s'agissait, selon l'auteur, outre de gagner en légitimité, de démontrer l'islamisation de ces nouvelles élites turkmènes qui venaient s'installer en terre d'Islam. Par conséquent, ce qu'il reste du patronage chobanide consiste surtout en des mosquées (Akçasu camii à quelques kilomètres au sud de Kastamonu, Atabey Gazi camii dans Kastamonu avec son intérieur en bois, Soğukkuyu camii dans les faubourgs de la ville) et une *zāviya* soufie proche de Kastamonu. Il faut y ajouter les *türbeler* en rase campagne, des tombes de saints, qui avaient vocation à susciter des pèlerinages avec tous les effets économiques qu'ils pouvaient générer.

Le quatrième chapitre (p. 115-142) s'arrête spécifiquement sur le *Fuṣṭāṭ al-'adāla*. Partant de l'idée que les miroirs au prince constituent une fenêtre sur les idées politiques, les aspirations et les représentations d'une cour, l'auteur étudie ici son aspect politique en enquêtant de manière minutieuse sur sa structure, les manques et les ajouts de l'auteur anonyme par rapport au *Siyāsat-nāma* qu'il copie. Il démontre ainsi que le texte a été sciemment réarrangé, notamment par la simplification volontaire du texte original (omission de chapitres, en particulier ceux qui paraissent inadéquats à l'Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle) et par l'ajout de courtes anecdotes et d'histoires venues d'autres sources.

L'auteur y voit là trois implications possibles. D'abord, son possible auteur, al-Khaṭīb, cherche à rendre le texte plus accessible et à le modifier suffisamment pour montrer ses qualités d'hommes de lettres. Ensuite, son œuvre apparaît comme une entreprise d'écriture d'un miroir au prince classique adapté aux émirs Chobanides à un moment où

(5) Bruno De Nicola, "The *Fuṣṭāṭ al-'Adāla*: A Unique Manuscript on the Religious Landscape of Medieval Anatolia" dans Andrew C. S. Peacock et Sara Nur Yıldız (éd.), *Islamic Literature and Intellectual Life in Fourteenth and Fifteenth Century Anatolia*, Istanbul, p. 49-72.

Muzaffar al-Dīn est officiellement reconnu par les ilkhāns dans les années 1280. Enfin, il s'agit aussi pour son auteur de chercher un patron et des ressources financières, ce en quoi on ne peut démêler les intérêts personnels de la participation à l'entreprise de légitimation du pouvoir chobanide.

Il apparaît par ailleurs que les ajouts au *Siyāsat-nāma* sont essentiellement de nature religieuse et l'auteur les interprète comme une volonté d'al-Khaṭīb de promouvoir l'orthodoxie parmi les émirs turkmènes de Kastamonu tout en cherchant à orienter leurs faveurs vers une classe religieuse à laquelle il appartenait sans doute. Le rôle actif du sultan dans l'islamisation apparaît d'ailleurs en bonne place dans le *Fuṣṭāṭ al-'adāla*, de même que la nécessité que les savants religieux soient soutenus par les rois.

Le cinquième chapitre (p. 143-172) est dédié à l'étude du soufisme en Anatolie et fait écho aux travaux d'Ahmet Karamustafa. Il analyse plus spécifiquement les discours religieux développés sous le patronage des émirs chobanides en montrant leur positionnement intermédiaire entre les ulémas et les mouvements hérétiques. Là encore, B. De Nicola reprend sa source majeure, le *Fuṣṭāṭ al-'adāla*, pour comprendre la place des Qalandars<sup>(6)</sup> dans les États chobanides et leurs relations avec les autres courants du soufisme. On y retrouve cette volonté de défendre une orthodoxie contre les pratiques perçues comme subversives et extrêmes. En mobilisant des sources complémentaires, il démontre que ces Qalandars n'étaient pas cantonnés aux campagnes (on en trouvait notamment à Konya dans les années 1270) et étaient sans doute bien plus intégrés à la société anatolienne qu'on ne le croyait jusqu'ici.

Face à leur influence, il apparaît que les autorités en place cherchèrent à contrecarrer ce mouvement qualifié d'hérétique. Le soufisme officiel se structura autour de personnalités religieuses comme Jalāl al-dīn Rūmī et il apparaît dans le *Fuṣṭāṭ al-'adāla* que la partie traitant des hérésies rappelait au souverain son devoir en matière de prévention de l'hérésie et tout particulièrement contre les Qalandars. On reconnaît là toute l'ambiguïté de l'auteur du *Fuṣṭāṭ al-'adāla* qui, tout en défendant une certaine vision de l'islam, défendait également la place sociale et politique d'un groupe spécifique de savants religieux dans cette administration en train de se construire. Il apparaît en creux que ces pratiques hérétiques semblaient suffisamment répandues pour que les ulémas s'en inquiètent.

(6) Le terme de Qalandar renvoie à un ensemble de pratiques soufies associées à un ascétisme extrême mais également à la pauvreté, la mendicité, l'itinérance, le célibat etc... (p. 145).

Le dernier chapitre (p. 173-203) s'intéresse plus spécifiquement aux documents de chancellerie et d'administration, remis dans un contexte politique plus large et servant à étudier les aspects socio-politiques de l'émirat chobanide. L'auteur utilise le *Qawā'id al-rasā'il* de Khū'ī pour approcher les pratiques de chancellerie, le fonctionnement d'une administration en construction et la gestion des affaires de l'État. Son traité d'administration semble là aussi refléter la volonté d'adapter les modèles administratifs seljuqides aux nécessités d'un territoire en pleine transformation. On y trouve une description des fonctions de plusieurs postes de l'administration ainsi que la raison de leur nécessité pour le bon fonctionnement du gouvernement.

La dernière partie du chapitre est dédiée à l'étude de lettres personnelles (*munasha'āt*) dans un manuscrit copié au début du XIV<sup>e</sup> siècle qui comprend également les travaux de Khū'ī et la copie du miroir au prince d'al-Ghazālī (m.1111), le *Naṣīḥat al-mulūk*. Ce genre de document, qui relève de la correspondance privée, est rare mais il donne quelques indications intéressantes sur des itinéraires personnels, en l'occurrence celui d'un médecin appartenant à cette classe urbaine persanisée venue d'Iran ou d'Asie centrale. Versé en littérature arabe et persane et fréquentant plusieurs pouvoirs locaux dans la région, on voit notamment poindre dans ses lettres une certaine inquiétude, partagée par cette classe de savants, de disposer d'une reconnaissance et d'une rémunération. On y voit aussi, en regard, les postes prestigieux ou les bons émoluments qui pouvaient leur être attribués et qui ne manquaient pas de générer une certaine concurrence.

La conclusion (p. 204-209) résume les différents arguments développés tout au long du livre en insistant principalement sur l'effort que firent les Chobanides pour attirer à eux des hommes de lettres, des religieux et des administrateurs afin de développer une administration et une représentation du pouvoir légitime qui contribua à l'islamisation de cette espace-frontière et à leur propre prestige. Kastamonu se trouvait ainsi intégrée aux réseaux littéraires anatoliens et il apparaît que les émirs chobanides trouvèrent un intérêt partagé avec ces hommes-là pour développer l'image d'un émirat qui dépassait celle de l'émirat militaire.

Les appendices permettent de voir la (courte) généalogie des Chobanides (p. 210), l'analyse des corrélations des chapitres entre le *Fuṣṭāṭ al-'adāla* et le *Siyāsat-nāma* (p. 211-217) qui appuie utilement le quatrième chapitre, la généalogie des sultans seljuqides de Rūm (p. 218) et la liste des manuscrits écrits sous les Chobanides avec toutes les informations

nécessaires à leur identification (p. 219-222). Une bibliographie (p. 224-246) et un index (p. 247-253) concluent l'étude.

L'ouvrage présente une image de cet émirat des marges des grands pouvoirs comme un espace ambigu. À la fois attiré par les modèles classiques, notamment seljuqides, qu'il cherchait à reproduire, il constitua aussi un espace-frontière où ces mêmes modèles trouvaient leur limite dans la réalité. L'islamisation y était incomplète et pas nécessairement conforme aux attentes des ulémas qui considéraient le sultan comme le bras armé de l'orthodoxie contre les soufis hérétiques. Toute la littérature patronnée par les Chobanides vient, en creux, questionner ces rapports de force politiques et sociaux qui évoluaient et dans lesquels il semble que personne ne disposait d'une hégémonie suffisante pour imposer sa vision.

De ce point de vue socio-politique, l'appréhension des rapports sociaux entre les différents acteurs mentionnés (secrétaires, ulémas et sultans principalement) a quelque chose d'irénique (à part quelques mots p. 194 sur la concurrence pour le patronage). Par conséquent, l'aspect militaire, qui est pourtant central dans ce type d'émirat né, vivant et mort grâce et à cause de la guerre, disparaît à peu près complètement à l'exception de quelques mots en passant qui rappellent que l'auteur a bien cet aspect en tête, sans pourtant que cela ne soit étayé par les sources mobilisées ailleurs que dans le chapitre 2 sur l'histoire politique de la dynastie chobanide. Quelle place les auteurs persans prévoient-ils pour l'armée, si même ils en prévoient une ? Les troupes turkmènes trouvent-elles leur place dans cette littérature ? Les commandants militaires eux-mêmes ont-ils une place dans l'administration comme ce peut être le cas dans les beyliks ? Y'a-t-il des *ghilmān* comme chez les Seljuqides ? Si les soldats et leurs commandants sont absents des traités, le fait est en lui-même significatif, en particulier quand l'on voit la prégnance du modèle seljuqide.

Outre l'absence des aspects militaires, on reste un peu sur notre faim quand l'on voit les chemins ouverts par l'auteur du fait de l'impossibilité de confirmer un certain nombre d'hypothèses avancées par l'étude minutieuse des manuscrits. On ne peut, certes, lui tenir rigueur du faible nombre de sources accessibles. De ce point de vue, on constate que l'histoire culturelle ne peut pas contrebalancer complètement les vides des chroniques qui sont finalement les seules à évoquer vraiment l'histoire des Chobanides de bout en bout (Chapitre 2). En effet, malgré quelques témoignages précieux dans les *munasha'āt*, c'est surtout une histoire du règne

de Muẓaffar al-Dīn et de sa cour que livre l'étude des manuscrits patronnés, davantage qu'une histoire générale de la dynastie des Chobanides elle-même.

Sur la forme, on trouve quelques rares coquilles (p. 135 « th » au lieu de « the » et « Turkment » au lieu de « Turkmens », une parenthèse dans le mauvais sens p. 182).

Pour autant, il est clair que, globalement, l'étude de B. De Nicola atteint son objectif : on en ressort convaincu que Muẓaffar al-Dīn tenta de se hisser plus haut dans la hiérarchie des États que le simple émirat militaire de son ancêtre Ḥusām al-Dīn. On y voit l'histoire de l'idéal que portait son entourage sur sa personne et la volonté de construire la légitimité d'un petit État qui se trouvait à la jonction des influences politiques, religieuses et culturelles. La volonté de l'auteur d'essorer les quelques manuscrits significatifs permet d'entrevoir cet entrelacement d'intérêts entre l'émir Chobanide qui recherchait activement le soutien de savants pour la légitimation d'un émirat musulman en plein développement et ces savants qui recherchaient le patronage d'un émir pour leurs émoluments et leur propre carrière.

Enfin, la volonté, dans chacun des chapitres, de restituer un contexte synthétique et un état de l'art sur chacun des sujets abordés est un vrai avantage pour l'accessibilité et la lisibilité de l'ouvrage. Cela en fait une monographie proche d'un manuel pratique sur cette dynastie qui n'en bénéficiait pas. Espérons que sa disponibilité gratuite en ligne<sup>(7)</sup> assure un peu plus de renommée à cet émirat qui tenta de se frayer un chemin de prestige dans cette Anatolie du XIII<sup>e</sup> siècle en pleine recomposition politique, sociale et religieuse.

Yoan Parrot  
IREMAM, Aix-Marseille Université

(7) <https://www.taylorfrancis.com/books/oa-mono/10.4324/9781351025782/chobanids-kastamonu-bruno-de-nicola>